

PASCAL

ET SA PLACE DANS L'HISTOIRE DES IDÉES

A PROPOS D'OUVRAGES RÉCENTS

Émile BOUTROUX, **Pascal** (*Les grands écrivains français*), Hachette, 1900, 205 pp., in-16.

Victor GIRAUD, **Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence**, 2^e édition, Fontemoing, 1900, x-252 pp., in-16.

LÉON BRUNSCHVIG, **Pascal, Opuscules et Pensées**, publiés avec une introduction, des notices et des notes, Hachette, 1897, iv-807 pp., petit in-16.

Pascal est certainement, parmi les grands esprits du xvii^e siècle, un de ceux qui, dans ce siècle-ci, ont le plus fixé l'attention. Sa personne et sa vie, sa pensée et son œuvre ont quelque chose d'attirant et de déconcertant. Psychologues, savants, apologistes, philosophes, critiques, grammairiens peuvent trouver également une ample matière dans ses écrits ; et, en fait, la littérature pascalienne, dans ces dernières années surtout, s'est singulièrement enrichie ¹.

Tout récemment, nous avons eu une excellente édition des *Opuscules* et des *Pensées*, publiée par M. Brunschvicg, les notes d'un cours très complet sur l'homme, l'œuvre et l'influence, professé à Fribourg par M. Giraud, enfin et surtout le *Pascal* que M. Boutroux a donné à la collection des *Grands écrivains français* de la librairie Hachette. Et voilà ce que nous voulons retenir de cette production abondante, dont le reste y est mis à profit. Nous désirons — comme c'est la tâche propre de cette *Revue* — indiquer les résultats qui se dégagent des travaux sur Pascal, et aussi les

1. Voir dans Giraud, *Pascal*, pp. 1-3, une liste de ces travaux.

compléments que ces études appellent, les vœux qu'on forme lorsqu'on les a lues et méditées.

On attendait avec impatience le volume de M. Boutroux. On savait que, depuis plusieurs années, il vivait, pour ainsi dire, avec Pascal : il a, deux ans de suite, à la Sorbonne, fait sur Pascal un cours public qui était le premier fruit de ce commerce assidu. On savait que l'admirable historien de la philosophie est, comme Pascal, un homme que préoccupent les problèmes de la vie et de la conduite, et, comme Pascal, — trop souvent, — un malade dont la pensée surmonte l'obstacle de la souffrance. M. Boutroux fait précéder son livre de ces quelques lignes touchantes : « Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations il s'offrait aux inspirations. — Il semble que celui qui veut connaître un si haut et rare génie dans son essence véritable doive suivre une méthode analogue, et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique, qui sont nos instruments naturels, chercher, dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même, la grâce inspiratrice qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace. » Il s'est bien, en effet, abandonné à Pascal ; il a suivi le fil de cette vie et de cette pensée ; il a écrit une biographie psychologique où la vie s'explique par les œuvres, et les œuvres par la vie ; il a pénétré cette âme assez profondément pour que les crises qu'elle a subies apparaissent désormais comme l'effet nécessaire de sa nature et de certaines circonstances morales. « Chacun, jusqu'à ces derniers temps, a plus ou moins prêté [à Pascal] ses propres idées », écrivait-il à M. Giraud en le félicitant d'avoir contribué à une plus sûre interprétation ¹. Et il couronne et complète dans ce petit livre, profond, simple et grave, l'effort des critiques qui ont voulu retrouver le vrai Pascal sous l'amas des commentaires subjectifs et contradictoires.

Si M. Victor Giraud est un psychologue, lui aussi, et un moraliste, — dont les tendances se laissent entrevoir, — il semble préoccupé, sinon surtout, du moins très vivement, de l'histoire des idées. Il cite, il se plaît à citer Taine ; il annonce sur « Taine, son

1. Voir Giraud, *op. cit.*, *Avertissement*, p. vii.

œuvre et son influence » un volume prochain. Il a subi l'influence, également, de M. Brunetière : et ce n'est pas le fond seulement de son ouvrage qui en témoigne, mais la forme. Le volume de M. Giraud « n'est et ne veut être qu'un recueil de notes », à l'instar du *Manuel de l'histoire de la littérature française* de M. Brunetière. Mais peut-être ce procédé se justifie-t-il mieux chez le maître ; car M. Brunetière embrassait un sujet infiniment plus étendu : encore a-t-il pris soin de composer, pour constituer le corps de son ouvrage, une sorte de discours suivi sur le développement de notre littérature ; et il a rejeté au bas des pages ces « notes perpétuelles », qui sont les sommaires de ses cours et le programme — il le déclare — d'une histoire plus ample qu'il n'a pas eu, jusqu'à présent, le temps d'écrire. Il ne faudrait pas, sous prétexte qu'une étude — qu'on a faite, d'ailleurs, et bien faite — devrait être l'œuvre de presque toute une vie, ou qu'on la veut laisser à de plus dignes, prendre l'habitude de nous donner des notes décousues et quelquefois un peu énigmatiques. Quoi qu'il en soit, les brèves formules, les divisions accusées, les angles de l'ouvrage ne font que mieux saillir certaines dispositions de l'auteur. Et ce sont des dispositions intéressantes qui se révèlent dans ces deux principes de critique énoncés, entre autres, par M. Giraud : « *Tout individu fait partie d'un groupe ; d'où la nécessité de déterminer très exactement l'influence exercée sur lui par ce groupe. Tout individu agit sur le groupe dont il fait partie ; d'où la nécessité d'étudier l'influence qu'il a exercée soit sur ses contemporains, soit même sur ses successeurs* ¹. »

Avec le livre de M. Boutroux — à dessein plus biographique — et celui de M. Giraud, avec les notices et les notes de l'édition Brunschvicg, dont l'ensemble forme une étude très complète et très pénétrante, nous sommes munis admirablement pour faire réflexion sur le génie de Pascal et sur la place de Pascal dans l'histoire des idées.

Pascal avait « une humeur bouillante, qui se portait aux excès, une fantaisie d'exceller en tout, une disposition à l'ambition, à

1. *Op. cit.*, p. 7.

l'orgueil, à la révolte. Il avait des affections impétueuses, était enclin à la colère, à l'ironie. Il ressentait, pour la science, une passion telle que, quand il s'y livrait, il oubliait tout le reste ¹. » — Comment se manifesta dans sa carrière scientifique ce désir d'excellence dont Pascal était possédé, de quelles facultés d'esprit il fit preuve comme savant : c'est ce que M. Boutroux s'est attaché à établir dans les deux premiers chapitres de son livre, et ils ont à cet égard une importance considérable.

Etienne Pascal, qui s'était fait pour l'éducation de son fils un plan très étudié, avait dessein de ne lui enseigner les mathématiques qu'à quinze ou seize ans; mais de bonne heure il appela son attention sur les phénomènes remarquables de la nature — ceux de la poudre à canon, par exemple. Or Pascal avait douze ans lorsque « quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un traité, à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné ². » Ainsi Pascal, à cet âge, habitué à observer et porté à réfléchir sur ses observations, avait « pratiqué dans sa précision la méthode expérimentale : remarque d'un fait curieux, comparaison des différents cas, conjectures sur la cause, expériences ³ ».

On sait comment Pascal obligea son père à devancer, pour les mathématiques, l'époque que celui-ci s'était assignée. A douze ans aussi, « rêvant » sur une indication qu'il lui avait arrachée ⁴, il « inventa » la géométrie jusqu'à la 32^e proposition du I^{er} livre d'Euclide. Telle est, du moins, la version de M^{me} Périer. S'il faut en croire Tallemant des Réaux, il aurait *lu* en cachette et compris, seul, en un petit nombre d'heures, les six premiers livres d'Euclide ⁵. Quoi qu'il en soit, Pascal montra pour les mathématiques

1. Boutroux, *op. cit.*, p. 143.

2. *Vie de Pascal*, par M^{me} Périer, éd. Brunschvicg, p. 4.

3. Boutroux, *op. cit.*, p. 9. Grâce à son père, qui fut son seul maître, Pascal, comme le remarque M. Brunschvicg, au lieu d'accepter les explications de l'Ecole, en chercha de naturelles; et, n'ayant jamais subi d'autorité, il n'eut pas, comme Descartes, de crises à traverser pour se dégager de la scolastique. Même dans l'étude des langues, son père trouvait le moyen de le faire réfléchir, à propos des règles de grammaire.

4. *Vie*, éd. Brunschvicg, p. 5.

5. *Ibid.*, p. 6, note.

un génie précoce et ardent. Bien qu'il apprît — d'après une méthode propre à Etienne Pascal — le grec et le latin, il fut tourné surtout vers les sciences. Pendant et après le repas, son père l'entretenait « tantôt de la logique, tantôt de la physique et des autres parties de la philosophie ». Les mathématiques étaient sa récréation. Et l'éducation de cet enfant sans mère fut, il faut le remarquer, tout intellectuelle.

Etienne Pascal, « homme savant dans les mathématiques, avait habitude par là avec tous les habiles gens en cette science, qui étaient souvent chez lui ¹ ». Il fréquentait assidûment « les conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux des autres ² ». Sur les réunions scientifiques qui eurent lieu chez le P. Mersenne, plus tard chez Habert de Montmor, et dont est sortie l'Académie des sciences, d'une façon générale sur les cercles de savants et d'érudits, qui jouèrent au XVII^e siècle un rôle important, nous n'avons guère jusqu'ici que des renseignements épars ³. Dans une lettre à Peiresc du 23 may 1633, Mersenne écrit : « L'on m'a assuré que nous aurons icy M. Gassendi au commencement de juin dont je me resjouis. Il verra la plus noble academie du monde qui se fait depuis peu en ceste ville, dont il sera sans doute, car elle est toute mathematique ⁴. » Et peu de temps après : « Quant au nom des excellens hommes, puisque vous les voulez sçavoir, M. Gassend les connoist tous; il vous les nommera, car il a communiqué avec eux, ou si vous ne voulez pas attendre sa venue, ce sont Messieurs Pascal, president aux Aydes, à Clermont en Auvergne, Mydorge, Hardy, Roberval, des Argues, l'abbé Chambon et quelques autres ⁵. » Le jeune Pascal « tenait fort bien son rang » dans ces réunions « tant pour l'examen que pour la production; car il était de ceux qui y portaient le plus souvent des choses nouvelles ⁶ ».

L'esprit de cette société — que M. Boutroux a soigneusement

1. *Vie*, p. 4.

2. *Vie*, p. 7.

3. J'y ai touché dans ma thèse latine, *An jure inter scepticos Gassendus numeratus fuerit*, pp. 88 sqq., et je compte y revenir. Sur les « conférences » de Mersenne on peut consulter un mémoire de M. Adam, *L'Éducation de Pascal*.

4. Tamizey de Larroque, *Les Correspondants de Peiresc*, fasc. xix, p. 116.

5. *Ibid.*, p. 138. On trouve dans la *Vie de Mersenne*, par le P. Hilarion de Coste, une longue liste des amis mathématiciens de Mersenne.

6. *Vie de Pascal*, p. 8.

défini — et qui s'oppose à l'esprit cartésien, semble avoir été en harmonie avec les dispositions de Pascal ; mais il ne faudrait pas dire que Pascal ait été nécessité par le milieu à suivre une direction : car, avec sa fougue, il se serait jeté dans la doctrine de Descartes, lorsqu'il la connut, comme il le fit pour le jansénisme, s'il y avait été porté par sa nature. Le cercle de Mersenne appréciait les mathématiques, se plaisait aux observations et aux recherches physiques, aux applications pratiques des sciences : si on y mettait la science à part de la religion, on veillait aussi à la tenir en dehors de la métaphysique¹. Pascal fut surtout, au début, — et il l'a reconnu, — le disciple de Desargues, géomètre exact, esprit généralisateur, mais dans un domaine limité, et « qui a particulièrement employé ses soins à soulager les travaux des artisans par la subtilité de ses inventions, comme de la coupe des pierres et autres² ». « Il acquit le sens des démonstrations rigoureuses et de la convenance de la méthode avec la chose à démontrer. Il comprit comment on prouve, soit en mathématiques, soit en physique, et que la certitude ne peut venir que de l'accord de nos idées, non avec notre esprit, mais avec les choses³. » Son *Essai pour les coniques* (1639-40), son invention de la machine arithmétique (1640-42) expriment à la fois son zèle pour cette « véritable science qui, par une préférence toute particulière, a l'avantage de ne rien enseigner qu'elle ne *démontre* », et son goût pour les inventions utiles où, en s'attachant à la matière, on vérifie les principes en même temps qu'on les réalise.

Descartes fit peu de cas de l'*Essai pour les coniques*, dont Mersenne lui avait envoyé un extrait : il se contenta, en manière d'appréciation, d'y reconnaître un disciple de Desargues. Mais, d'autre part, autour de Pascal, quelque admiration qu'on eût pour le génie de Descartes, on ne le considérait pas sans inquiétude. Le *Discours de la Méthode* ne paraît pas avoir frappé Pascal⁴. Cette préoccupation de remonter au principe et de faire dépendre la géométrie elle-même d'une science plus générale et plus haute, la mathématique universelle, était en désaccord avec l'habitude de

1. Les œuvres et les projets du P. Mersenne sont, à ce point de vue, très curieux à étudier (voir la thèse citée, p. 29), et encore plus le développement de la pensée de Gassendi.

2. *Vie de Mersenne*, par Hilarion de Coste.

3. Boutroux, *op. cit.*, p. 14.

4. V. Renouvier, *Manuel de Philosophie moderne*, p. 291.

raisonner sur des figures et de s'attacher fermement au concret. Pascal ne voulait que *démontrer*. Descartes concevait et déduisait. Dans les *Règles pour la direction de l'esprit*, après avoir parlé avec dédain des « vains problèmes dont les calculateurs et les géomètres ont coutume d'amuser leurs loisirs », il ajoute : « Bien que dans ce traité j'aie souvent parlé de figures et de nombres, parce qu'il n'est aucune science à laquelle on puisse demander des exemples aussi évidents et aussi certains, toutefois, quiconque suivra attentivement ma pensée s'apercevra facilement que je n'embrasse rien moins que les mathématiques ordinaires, mais que j'expose une certaine autre science dont elles sont plutôt l'enveloppe que les parties. En effet, cette science doit contenir les premiers rudiments de la raison humaine...; et, pour parler librement, je suis persuadé qu'elle est préférable à toutes les autres connaissances que les hommes nous ont transmises, puisqu'elle en est la source¹. » Il y avait dans la prétention de Descartes, pour le groupe de savants dont nous nous occupons, une sorte de vertige de la raison. Ce n'était pas pour comprendre à fond, pour pénétrer le secret de la nature, qu'ils pratiquaient la science : ils se livraient à des « recherches curieuses », jouissaient d'éprouver, non la toute-puissance, mais la force ou l'industrie de leur esprit, se jouaient, se mesuraient, et parfois bataillaient dans une émulation toujours en éveil. De là ces problèmes proposés par tel savant à tous ses confrères d'Europe, ces sortes de cartels mathématiques, ces revendications âpres de priorité dans la découverte².

Pascal, quelque limité que fût son objet, ressentait une joie et une fierté extrêmes dans ses recherches. Ce qu'on a appelé sa première conversion ne les a pas interrompues; et, dans ses cinq années de travaux physiques sur l'hydrostatique (1646-51), ses idées sur la méthode allèrent se précisant et s'opposant à celles de Descartes. En 1647, les 23 et 24 septembre, celui-ci rendit visite à Pascal malade. Il fut entre eux question du vide; s'ils étaient d'accord pour croire à la pesanteur de l'air, les raisons sur lesquelles s'appuyait Descartes semblent avoir provoqué les objec-

1. *Règle IV*; éd. Aimé Martin, p. 481, col. 2. Voir sur ce point Boutroux, *op. cit.*, p. 13, et l'éd. Brunschvicg, p. 43.

2. On ne peut comprendre complètement le caractère de la science du XVII^e siècle sans la rattacher au scepticisme de cette époque — ce que nous ne saurions faire aujourd'hui.

tions de Pascal, et celles aussi de Roberval qui assistait à l'entretien. — Chacun d'eux dut garder surtout l'impression du désaccord intime. Descartes prétendit plus tard avoir donné à Pascal l'idée de la fameuse expérience du Puy-de-Dôme. Il devait se tromper : l'entretien, après coup, a pu se déformer, sans qu'il s'en doutât, dans sa mémoire¹. Ce qui frappe, en effet, dans toute cette période de la vie scientifique de Pascal, c'est l'emploi méthodique qu'il y fit de l'expérience. « Les secrets de la nature sont cachés, dit-il dans le *Fragment d'un Traité du Vide* ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets... Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement ; et, *comme elles sont les seuls principes de la physique*, les conséquences multiplient à proportion². » Le mérite de Galilée et de Torricelli dans cette question de la pesanteur de l'air est plus grand que celui de Pascal, et Descartes l'avait devancé dans l'idée : mais Pascal a pour lui d'avoir multiplié précisément les expériences, d'en avoir cherché d'éclatantes et de décisives, et surtout de les avoir rattachées à une théorie générale de l'équilibre des fluides tant liquides que gazeux qui le mena à des considérations neuves sur la presse hydraulique³.

La prudence qu'il observe est remarquable — surtout, comme le dit M. Brunschvicg, chez un savant de vingt-cinq ans. Quoiqu'il fût peu disposé à admettre dans la nature des passions comme cette fameuse *horreur du vide*, il ne voulait rejeter une « opinion généralement reçue » « qu'en cédant à la force de la vérité ». Il a « résisté à ces sentiments nouveaux tant qu'il a eu quelque prétexte pour suivre les anciens ». Et s'il s'est rendu à « *l'évidence des expériences*⁴ », ce n'a été que par degrés. « Du premier de ces trois principes, que la nature a pour le vide une horreur invincible, j'ai passé à ce second, qu'elle en a de l'horreur, mais non pas invincible ; et de là je suis enfin arrivé à la croyance du troisième, que la nature n'a aucune horreur pour le vide⁵. » Dans le

1. Voir l'explication que donne M. Boutroux de cette affirmation de Descartes, *op. cit.*, pp. 39-42.

2. Éd. Brunschvicg, p. 78.

3. *Nouvelles expériences touchant le vide*, 1647 ; *Traité de l'équilibre des liqueurs*, *Traité de la pesanteur de la masse de l'air*, 1651, publiés en 1663. Voir Joseph Bertrand, *Pascal*.

4. Voir Brunschvicg, p. 173, sur l'évidence concrète, sensible, de Pascal, opposée à l'évidence rationnelle de Descartes.

5. Éd. Brunschvicg, p. 73.

Fragment d'un Traité du Vide, si connu, où se rencontre cette protestation éloquente contre l'autorité et cette haute conception du progrès scientifique, Pascal ne veut s'écarter des anciens, pour « les sujets qui tombent sous le sens ou le raisonnement », que dans la mesure où les sens et le raisonnement combinés le comportent ou l'exigent. Ce n'est point là le mépris cartésien de l'autorité, né de la foi en la raison. Pascal admet plus volontiers, jusqu'à réfutation, l'horreur du vide, fondée sur l'autorité des anciens, que la *matière subtile* de Descartes ; et, après réfutation de l'horreur du vide, il n'admet encore pas la matière subtile, parce que c'est une hypothèse et non une réalité expérimentale. Sa polémique — en 1647 — avec le P. Noël, jésuite, mi-aristotélicien mi-cartésien en physique, est tout à fait édifiante sur ce point¹.

Au rebours de ce qu'on a parfois dit, Pascal savant n'est pas cartésien. Plus tard, il parlera de la « vanité des sciences », de la « folie de la science humaine et de la philosophie » : « Ecrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes. » — « Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu dans toute sa philosophie pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » — « Descartes inutile et incertain. » — « Descartes. Il faut dire en gros : « Cela se fait par figure et mouvement », car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule. Car cela est inutile, et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que la philosophie vaille une heure de peine². » Mais dans ce qu'on a appelé la période mondaine, entre la première conversion et la conversion définitive, quand Pascal peut-être commence à mieux connaître Descartes philosophe et qu'il emploie — comme on le fait autour de lui — des termes du langage cartésien, même alors, il peut être séduit par son génie³, il n'est pas

1. Boutroux, pp. 32 sqq. Cf. Marguerite Périer, citée par Brunshvicg, p. 361, note.

2. Éd. Brunshvicg, pp. 360-361.

3. C'est ainsi qu'il dira : « En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes ne soit pas le véritable auteur [C'est Je pense, donc je suis], quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint [saint Augustin] ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure..., et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire... » *De l'esprit géométrique*, éd. Brunshvicg, p. 193.

conquis par sa doctrine ; et, au témoignage de Méré, il donnait à Miron la préférence sur Descartes et sur Platon ¹.

Il eut deux périodes encore d'activité mathématique, un peu avant la seconde conversion (1653-54), alors que Méré croyait l'avoir désabusé des mathématiques, et vers la fin de sa vie (1658-59), lorsqu'il semblait y avoir renoncé ². « Emule de Fermat » quand il invente le *triangle arithmétique* et s'occupe de la théorie des probabilités ; « continuateur de Roberval ³ » quand il étudie le problème de la Roulette et s'achemine vers le calcul infinitésimal ⁴, ce n'est jamais Descartes qu'il prend pour maître.

Chaque fois que les circonstances, la fécondité inventive de son génie le ramènent aux sciences, il y revient avec un curieux et très explicable mélange de dédain et d'orgueil. « La géométrie est une grandeur naturelle », dit-il dans le deuxième *Discours sur l'éducation des grands* ⁵. Et à ce qu'en 1652 il écrivait, avec tant de force, à la reine Christine sur « la prééminence d'esprit », répond encore en 1660 cette lettre à Fermat où il le traite de « premier homme du monde ». Faut-il dire, avec M. Boutroux, qu'il s'est oublié par une heureuse faute ⁶, ou, avec M. Brunschvicg, qu'il parle ici en homme du monde et non en chrétien ⁷ ? Sa lettre, en somme, est assez significative : « ... Pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit ; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde ; mais enfin ce n'est

1. Voir une lettre de Miron, éd. Brunschvicg, p. 118.

2. Chapelain écrit à Christian Huygens le 13 octobre 1659 : « La machine arithmétique de M. Paschal a tousjours passé pour capable de servir aussi bien à la multiplication et à la division qu'à l'addition et à la soustraction, et je croy qu'il me l'a dit luy-mesme, adjoustant, si je ne me trompe, qu'il ne désespéroit pas de la porter au point de servir aussi aux fractions... C'est par vous que j'apprens la publication de ses lettres géométriques. Retiré du monde comme il est, je ne croyois pas qu'on pust tirer de luy rien de semblable. Il a une quantité d'autres traittés achevés de problèmes curieux, mais qu'il tient supprimés avec assez de dureté. Peu à peu on gagnera sur luy qu'il les souffre paroistre. On avoit formellement espéré celui qu'il avoit fait *du vuide* et dont il a laissé échapper une esbauche. Muis la dévotion et ses infirmités l'ont retenu jusqu'icy de le donner... » *Lettres*, publiées par Tamizey de Larroque, t. II, p. 60.

3. Voir éd. Brunschvicg, p. 7.

4. Voir Moritz Cantor, *Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik*, t. II, pp. 829-38.

5. Éd. Brunschvicg, p. 237.

6. *Op. cit.*, p. 147.

7. *Op. cit.*, p. 229.

qu'un métier; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie¹. . . » Pascal, de la façon dont il concevait la science, y voyait un « emploi », un « métier », un « exercice », où on pouvait déployer des facultés éminentes et où lui-même avait été fier d'exceller : en dehors du plaisir de trouver, — plaisir supérieur mais analogue à celui de certains jeux, — il ne reconnaissait à la science d'autre avantage que son efficacité pratique, soit pour faciliter la vie², soit pour former l'esprit.

Ce sont les idées mêmes de Pascal, et parfois avec ses mots, qu'exprime, au début, la *Logique de Port-Royal* : « On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences, et on se devrait servir, au contraire, des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison : la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connaissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides. Ce qui doit porter les personnes sages à ne s'y engager qu'autant qu'elles peuvent servir à cette fin, et à n'en faire que *l'essai et non l'emploi* des forces de leur esprit. — Si l'on ne s'y applique dans ce dessein, on ne voit pas que l'étude de ces sciences spéculatives, comme de la Géométrie, de l'Astronomie et de la Physique, soit autre chose qu'un amusement assez vain, ni qu'elles soient beaucoup plus estimables que l'ignorance de toutes ces choses, qui a au moins cet avantage qu'elle est moins pénible, et qu'elle ne donne pas lieu à la sotte vanité que l'on tire souvent de ces connaissances stériles et infructueuses. — Non seulement ces sciences ont des recoins et des enfoncements fort peu utiles : mais elles sont toutes inutiles, si on les considère en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner les rapports des angles, à considérer les divers mouvements de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux pour l'occuper à de si petits objets : mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans

1. Éd. Brunschvicg, p. 229. Il faut remarquer que Fermat avait demandé à Pascal de faire la moitié du voyage pour qu'ils pussent se rencontrer entre Clermont et Toulouse. Pascal lui dit qu'il désirerait le voir, non pour sa qualité de plus grand géomètre de l'Europe, mais pour l'esprit et l'honnêteté qu'il se figure en sa conversation.

2. Le haquet, la brouette; les carrosses à cinq sols : le génie inventif de Pascal se manifesta jusqu'à la fin.

tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient ; et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former ¹. » — Le fragment *De l'esprit géométrique* — que la *Logique* a utilisé — tourne précisément la géométrie en logique. Et, en y enseignant l'art de persuader, Pascal montre comment le raisonnement doit partir de certaines données, « les choses claires et entendues de tous les hommes ² », les « clartés naturelles ³ », espace, temps, mouvement, nombre, égalité, majorité, diminution, tout... ; comment les connaissances que l'homme acquiert sur ces données intuitives sont enfermées entre les deux infinis, de grandeur et de petitesse, inconcevables mais réels : « sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même ⁴ ».

Et ici nous sommes au cœur de notre étude : nous voyons comment le chrétien en Pascal continue et complète le savant. — La science n'est rien si elle n'est pas tout ⁵. Elle n'est rien surtout pour une âme exigeante et impatiente de vérité. La science donne la vérité à Descartes : aussi sa foi, si intacte soit-elle, écarte et redoute les problèmes théologiques. A Pascal, la science donne des connaissances, mais non la vérité : aussi se tourne-t-il vers Dieu. « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ⁶. »

On sait comment s'accomplit la première conversion de Pascal. Tout le monde, autour de lui, avait la foi ; mais cette foi s'accommodait de la vie et des ambitions mondaines. Le premier contact (1646) de Pascal avec le jansénisme (je dépouille ici la biographie

1. Éd. de 1683, pp. 1-2.

2. Éd. Brunschvicg, p. 168.

3. *Ibid.*, pp. 173, 179.

4. *Ibid.*, p. 184. Cf. *Pensées*, p. 347, et *Logique de Port-Royal*, IV, 1, p. 391. J'ai essayé d'expliquer la confusion que fait Pascal de l'infini mathématique avec le très grand et le très petit de la connaissance sensible dans *L'Avenir de la Philosophie*, p. 392.

5. On peut rapprocher Pascal et Tolstoï. D'une façon générale, on peut rappeler les polémiques récentes sur la science et sa portée. Voir dans *L'Avenir de la Philosophie*, pp. 17, 434 sqq.

6. Éd. Brunschvicg, p. 59.

intime des faits extérieurs bien connus) l'amena à se demander si ce partage était légitime. Pascal était malade, malade pour avoir trop appliqué son esprit aux sciences, pour avoir « mal usé de sa santé » : « Vous m'avez donné la santé pour vous servir, dit-il à Dieu dans la *Prière pour demander le bon usage des maladies*, et j'en ai fait un usage tout profane... J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni : ne souffrez pas que j'use mal de votre punition ¹. » Pascal voulait que Dieu eût pensé à lui, l'eût averti expressément, comme il voudra plus tard que Jésus ait versé pour lui « telles gouttes » de son sang ². Ce qu'il y avait de rigoureux dans le jansénisme était plutôt pour séduire cette nature entière que pour la rebuter. Au surplus, les mêmes motifs qui en physique lui faisaient admettre les faits, et les faits seuls, lui faisaient accepter l'autorité comme donnée théologique : or le jansénisme rejetait la scolastique, la théologie rationaliste, — tout ce qui peut conduire au déisme, — et rétablissait l'autorité ³.

Si Pascal condamne la « malice » de ceux « qui emploient le raisonnement seul dans la théologie au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères ⁴ », il trouvait, toutefois, dans le jansénisme un système lié, une interprétation de l'histoire humaine — par le péché et la chute, la rédemption, la grâce — qui satisfaisait sa raison. Cette raison, qui n'avait pas le droit de discuter autour de la vérité révélée ⁵, trouvait de quoi s'exercer à l'intérieur de cette vérité même. Et précisément M. Boutroux me paraît avoir bien fait d'insister sur le caractère intellectuel de la première conversion. Cette foi a répondu à un besoin, « a été une adhésion, de son intelligence, plus qu'elle n'a jailli de son cœur par l'action propre de la grâce ⁶ ». La seconde conversion (mais on voit combien dans ce travail continu le mot traditionnel de *conversion* est impropre) a eu lieu quand le cœur de Pascal s'est ouvert : « Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée ⁷. » Les vérités divines, dit-il dans le fragment *De l'esprit géométrique*, Dieu

1. Éd. Brunschvicg, p. 57.

2. *Le Mystère de Jésus*, *ibid.*, p. 576.

3. Sur l'incident du frère Saint-Ange, auteur d'un traité *De l'alliance de la foi et du raisonnement*, et que Pascal dénonça, voir Boutroux, *op. cit.*, p. 24.

4. Fragment d'un *Traité du Vide*, éd. Brunschvicg, p. 77.

5. Voir la *Vie*, *ibid.*, p. 11. Pascal ne s'est jamais appliqué aux « questions curieuses » de la théologie.

6. *Op. cit.*, p. 47.

7. *Prière pour le bon usage des maladies*, *ibid.*, p. 59.

a voulu « qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement¹... » « C'est le cœur qui sent Dieu et non pas la raison². »

Un des points sur lesquels M. Boutroux a répandu le plus de lumière, c'est le rapport de la période mondaine de Pascal avec cette conversion suprême, avec cet abandon définitif du cœur à Dieu. — La sensibilité de Pascal, opprimée par ses études premières, exaltée ensuite par la maladie, demandait dans sa vie une sorte de revanche. « L'homme est né pour penser ; aussi n'est-il pas un moment sans le faire ; mais les pensées pures, qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder ; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions, dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes³. » Le *Discours sur les passions de l'amour* — dont tel est le premier alinéa — exprime le travail étrange et profond qui s'est accompli en lui pendant les années 1652 et 1653. « J'avais passé longtemps, dit-il quelque part, dans l'étude des sciences abstraites, et le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé *l'étude de l'homme*, j'ai vu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant⁴. » Pascal a découvert le concret, pour ainsi dire, de la vie, l'homme, l'âme humaine, les passions. Il a découvert tout cela dans les sociétés et dans les voyages, dans les conversations et les lectures : il eut, cette fois, pour maîtres le chevalier de Méré et Miton, Montaigne et Charron, Epictète. Mais il a plus trouvé en lui-même qu'il n'a appris des autres. « Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer⁵ ? » Pascal intellectualise encore l'amour : « L'amour et

3. Éd. Brunschvicg, p. 185.

2. *Pensées*, *ibid.*, p. 458. Cf. *Vie*, p. 16.

1. *Ibid.*, p. 123.

4. *Pensées*, *ibid.*, p. 399.

5. *Discours*, *ibid.*, p. 125.

la raison n'est qu'une même chose ¹ » ; et pourtant il distingue nettement — à la suite de Méré ² — l'esprit de finesse et l'esprit géométrique. Et avec une précision toujours plus grande il opposera à l'art de persuader l'art d'agréer ³ ; le jugement, ou le sentiment, ou l'instinct, ou le cœur, à la raison ⁴.

Quelques progrès que Pascal ait faits dans le commerce du monde, quelques plaisirs et quelques succès qu'il ait pu y trouver, il n'était pas homme à s'en contenter. Ce désir d'excellence, de perfection, qui lui a inspiré dans le *Discours* l'apologie de l'ambition, qui l'a fait se passionner pour la science et s'en dégoûter, lui a fait trouver dans l'homme et le monde un objet intéressant, mais disproportionné à son cœur. En comprenant les passions humaines, il en mesurait la petitesse ; et il ne découvrait cette « place à remplir » qui est dans les cœurs que pour sentir mieux le vide du sien. « Oh ! qu'heureux sont ceux qui, avec une liberté entière et avec une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement ⁵ ! » Pascal, déçu par le monde, mécontent de soi, inquiet, en vint à chercher, à préparer par la raison, — mais « qu'il y a loin de connaître Dieu à l'aimer ⁶ ! » — par les pratiques, — en se créant une coutume, une nature nouvelle, — l'inspiration divine, la grâce, l'amour parfait. Et son cœur, détaché du monde, s'attacha définitivement à Jésus, fut inondé d'amour, dans l'extase du 23 novembre 1654, dans cette nuit dont il garda toujours sur lui, dont nous possédons le *mémorial* fameux :

Feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. »

Non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

.

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

1. Éd. Brunschvicg, p. 133.

2. Dans les *Pensées*, Pascal transpose souvent au divin ce que dit Méré de l'amour humain. Voir diverses notes de l'édition Brunschvicg.

3. *De l'esprit géométrique*.

4. *Pensées*.

5. *Prière*, éd. Brunschvicg, p. 60.

6. *Pensées*, *ibid.*, p. 439. Dans ce travail de la raison, M. Boutroux (p. 71) insère à cette place l'argument du *pari* qui aurait ainsi passé de la vie même de Pascal dans son œuvre. Et il est vraisemblable que Pascal, occupé du calcul des probabilités, ait alors appliqué, avec son ingéniosité habituelle, la mathématique au problème religieux.

Il ne se trouve que dans les voies enseignées par l'Évangile.
Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie¹...

Le besoin de certitude et le besoin d'amour ne furent satisfaits pour Pascal que par Dieu. Ils furent satisfaits ensemble, de telle sorte que c'est l'« inondation » d'amour qui lui donna la pleine vérité. Les sens et la raison — bien conduite — ne trompent pas (Pascal est agnostique en philosophie, et non sceptique), mais ne mènent pas loin. La foi « est au-dessus, et non pas contre ». « La première démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent... Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles². » C'est en se faisant simple, humble, enfant, et non en rivalisant avec les habiles, que Pascal s'est reposé dans la vérité : « on n'entre dans la vérité que par la charité³ ». Connaissance et sainteté devinrent pour lui synonymes. Et, avec ce goût d'action, cette fécondité inventive, qui lui sont propres, il entreprit d'assurer aux autres la joie qu'il avait trouvée. Les *Provinciales* et surtout l'*Apologie* qu'il méditait devaient préparer ses contemporains à la vraie vie du cœur. Tout ce qu'il avait constaté, la grandeur et la petitesse de l'homme ; tout ce qu'il avait éprouvé, les ambitions et les déceptions, les contradictions de notre nature et des doctrines où elle s'exprime ; ce qu'il avait goûté, pour l'intelligence, de satisfactions dans le dogme chrétien et dans l'histoire ; et ce qu'il avait senti en l'amour de Jésus de ravissement et de conviction : tout cela devait passer dans l'*Apologie* et se découvrir dans les *Pensées*. Tout cela devait troubler, inciter son lecteur, jusqu'à ce que Dieu inclinât cet autre cœur à lui.

Et maintenant, est-il permis de parler de la philosophie de Pascal ? Pascal n'est-il pas uniquement un savant et un apologiste ? Celui qui a dit : « se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher », doit-il être, malgré tout, rangé parmi les philosophes ? M. Boutroux ne le croit pas : il a cherché à comprendre l'homme, à revivre ses réflexions et ses sentiments ; et il l'a trop vu « placer dans le christianisme le centre de sa pensée et de sa

1. Éd. Brunschvicg, p. 142.

2. *Pensées*, *ibid.*, pp. 455-56.

3. *De l'esprit géométrique*, *ibid.*, p. 185.

vie » pour insister sur sa doctrine philosophique. Et M. Boutroux a raison, semble-t-il, contre ceux qui étudient le « penseur » en le distinguant plus ou moins du chrétien ¹.

Ce qu'il faut reconnaître, cependant, c'est qu'il y a dans les écrits de Pascal une philosophie virtuelle, et que des germes, que son temps n'a pas recueillis, ont pu mûrir en tombant dans des esprits préparés à les recevoir. — Il y a le germe, dans Pascal, d'un système de primauté de la raison pratique sur la raison pure : mais Pascal ne donne pas à la loi morale une valeur indépendante de la grâce ; c'est à Dieu, et non au moi dans la conscience, qu'il suspend la morale. Ou encore il y a le germe, dans Pascal, d'une philosophie du sentiment. Ces clartés naturelles, dont il était question dans l'*Esprit géométrique*, ces principes sur lesquels la raison « fonde son discours », Pascal en vient à les rejoindre dans le cœur aux vérités morales. « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. *Les principes se sentent*, les propositions se concluent ²... » D'autre part « les appréhensions des sens sont toujours vraies ³ ». Sur les intuitions des sens et les principes du cœur la raison ourdit sa trame fragile « dans le milieu des choses ». Raison, pour Pascal, n'est que raisonnement. Mais sa réaction contre le rationalisme cartésien, au nom du sentiment, ne va pas jusqu'à reconstituer avec le sentiment l'œuvre de la raison géométrique : il la supprime, pour accepter toute faite l'interprétation janséniste des choses ; et il atteint ainsi à une précision plus brutale encore que celle des idées claires et de la raison cartésienne.

Mélange singulier du sentiment et de l'autorité ! Dieu est caché. Dieu n'apparaît pas dans la nature extérieure ⁴ — et c'est pourquoi la philosophie est vaine ⁵. Dieu n'apparaît pas immédiatement dans la nature humaine : car cette nature n'est pas une et bonne, mais double. L'énigme ne se résout, l'homme ne s'unifie que par

1. M. Brunschvicg, qui a si bien compris Pascal, le fait peut-être un peu trop systématique comme penseur. M. Rauh, dans sa belle étude sur « la philosophie de Pascal », prend soin de dire que Pascal n'a qu'« entrevu » cette philosophie.

2. *Pensées*, éd. Brunschvicg, p. 459.

3. *Ibid.*, p. 323.

4. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » *Ibid.*, p. 428.

5. *Ibid.*, p. 446.

« l'inspiration » divine ; il ne sait qu'en « écoutant » Jésus ; il n'est vraiment grand, il ne se sanctifie qu'en se mortifiant. — Cependant, la psychologie si neuve de Pascal, détachée — comme elle peut l'être — de la doctrine religieuse qu'il y soude, tend à un naturalisme, à un optimisme fondé sur le sentiment. Et on trouverait çà et là des phrases dans Pascal même où se trahit l'estime de l'instinct naturel — surtout dans le *Discours* et dans l'*Esprit géométrique* : « Rien n'est plus commun que les bonnes choses. . . . Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune¹. »



Nous avons indiqué, chemin faisant, les influences immédiates que Pascal a subies. Le « situer » d'une façon complète dans l'histoire des idées, démêler les fils de pensée où il s'attache et qui se détachent de lui, serait un travail très délicat — et, à l'heure présente, impossible. L'histoire des idées, au sens le plus large, est encore très imparfaite² ; et pour le xvii^e siècle même, si fouillé en apparence, — mais si riche, infiniment plus complexe qu'il ne semblait autrefois, — nous manquons de beaucoup de ressources. L'histoire littéraire de la France a fait d'immenses progrès, mais elle demande sur nombre de points des compléments³ ; l'histoire de la philosophie du xvii^e siècle a été surtout, jusqu'ici, l'histoire de la philosophie cartésienne ; l'histoire religieuse de cette époque n'a pas encore été traitée d'ensemble⁴ ; quant à l'histoire des sciences, combien elle offre de lacunes, c'est ce qu'on peut entrevoir dans cet article et dans la revue de M. Tannery. L'entremêlement de ces histoires et le discernement des grands *courants* d'idées ne peuvent donc être accomplis de façon définitive.

Ce que pourtant je crois reconnaître et ce qu'une histoire complète des idées aurait à vérifier, c'est que Pascal — malgré l'attention et l'admiration de trois siècles — n'a pas exercé —

1. *De l'esprit géométrique*, Éd. Brunschvicg, p. 195.

2. Voir une intéressante citation de Taine dans Giraud, *Pascal*, p. 197.

3. Voir Lanson, dans la *Revue*, n° 1, p. 75.

4. Voir également, sur ce point, Giraud, *op. cit.*, p. 149.

en un certain sens — une influence très considérable ; et qu'en général son action, lorsqu'il a agi, a été tout autre qu'il n'aurait voulu.

Il a fait preuve d'un étonnant génie scientifique et inséré quelques anneaux dans la chaîne des découvertes. Mais (sa conception de la science s'oppose, aussi bien qu'à la mathématique cartésienne), à une philosophie d'empirisme progressiste, née peu à peu, il faudrait le montrer, — du scepticisme des débuts du siècle, de Montaigne, de Charron, de Sanchez, et dont Gassendi est le centre ¹.

Au point de vue littéraire, il a condamné tout artifice et recommandé aux écrivains le naturel. Et M. Giraud déclare que Pascal est « le père de notre classicisme ² », qu'en lui le « classicisme *complet* apparaît pour la première fois ». Sans doute, les *Provinciales* ont eu un succès prodigieux et ont contribué à développer certaines qualités du siècle. Mais, outre que le classicisme — dont il faudrait démêler les origines diverses — aurait existé sans Pascal, Molière, qui goûtait à coup sûr les *Provinciales*, entend le naturel autrement que Racine, qui devait les goûter tout autant. Et le naturel de Pascal déborde étrangement l'idéal classique. Il est lyrique, il est romantique, par certains côtés ; et les romantiques l'ont plus tard tiré à eux — ce qui ne veut pas dire, au surplus, que Pascal soit davantage « le père » du romantisme.

Il a recueilli, pour en former une doctrine et une œuvre absolument personnelles, les éléments les plus divers. Savant, il a tourné son savoir et les procédés de la science au profit de l'apologétique. Mondain, on peut dire qu'il a appris, dans le cœur des femmes, dans Corneille et dans les romans, — car il en a lus, — dans Montaigne, — qui est sceptique, mais qui n'est pas seulement sceptique, et dont l'influence n'est pas encore étudiée à fond, — une philosophie de la vie : mais cette philosophie de la vie s'est prolongée dans la foi et s'y est perdue. Chrétien, il a retrouvé le mysticisme profond qui gît dans le christianisme, la foi intérieure, et il l'a alliée à la rigidité du dogme, à la sévérité des pratiques, à je ne sais quel luxe d'obéissance à la lettre et de mortification. — Et ainsi savant, mondain, chrétien, Pascal a abouti à quelque chose de déconcertant.

1. Je reviendrai sur ce sujet que j'ai abordé dans ma thèse latine.

2. *Op. cit.*, p. 236.

• Son Apologie a presque effrayé, même les jansénistes, tant elle est originale, extraordinaire de franchise, de brutalité, d'ardeur mystique. Elle a rendu la religion âpre et redoutable à la mollesse du grand nombre. Elle n'a entravé ni le libertinage, ni cette libre pensée, presque ignorante de ses audaces, qui se trahit dans quelques écrits de savants et qui n'a pas été suffisamment étudiée jusqu'ici¹. Elle a fourni des armes aux adversaires — qui déjà pouvaient en trouver dans les *Provinciales* — par certains aveux et certaines exigences. Elle a agi contre son but surtout au XVIII^e siècle. Dans le nôtre, elle est en rapport avec les tendances les plus récentes de l'apologétique² : mais ces tendances sont nées de circonstances multiples, des nécessités du temps, non de l'œuvre de Pascal.

Son action ne s'exerce largement, profondément, à travers Fénelon et Vauvenargues, par l'intermédiaire surtout de Rousseau, de Maine de Biran et de Jacobi, que dans la philosophie contemporaine du sentiment³. Ici l'influence de Pascal est incontestable, et on en a des témoignages précis. Mais il n'est guère douteux que Rousseau, sans Pascal, serait Rousseau, et l'influence de Rousseau a été éclatante en France et hors de France⁴.

Si Pascal n'avait pas vécu, dit M. Giraud, « l'histoire intellectuelle et morale aurait assurément suivi un autre cours⁵ ». Le nombre des hommes sur qui on peut porter un semblable témoignage est singulièrement limité, et je ne crois pas que Pascal soit de ceux-là. Ce qu'on pourrait dire, c'est qu'il a agi dans l'histoire de la pensée comme maître de gravité, moins pour donner telles idées que pour forcer à réfléchir. Il a été, selon l'expression de Bayle, « un individu paradoxe de l'espèce humaine⁶ » ; et son œuvre est une sorte de monstre qui a ému, irrité, scandalisé — frappé tous les lecteurs. Dans cette vie et dans cette œuvre « paradoxes », il y a quelque chose de profondément humain, c'est la préoccupa-

1. Voir sur ce desideratum Lanson, dans la *Revue*, p. 77, et Giraud, *op. cit.*, p. 149. Là aussi Gassendi est le vrai centre, comme j'essayerai de le montrer.

2. On cherche à fonder le christianisme sur la nature de l'homme, sur les besoins de l'âme. Voir Fonsegrive, *Le catholicisme et la vie de l'esprit* ; Blondel, *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique*.

3. Voir Angot des Rotours, *La morale du cœur*.

4. Voir *L'Avenir de la philosophie*, pp. 126 sqq.

5. *Op. cit.*, p. 213, contrairement à l'opinion de Cournot.

6. Bayle ajoute : « il mérite qu'on doute s'il est né de femme ».

tion intense du problème de la destinée. S'il est vrai que « la pensée contemporaine soit comme hantée et obsédée par Pascal ¹ », c'est que, dans la crise actuelle de la foi, indépendamment de la solution qu'il donne, il aide à poser et à sentir le problème de la vie et de la mort.

HENRI BERR.

1. Giraud, *op. cit.*, p. 5.